

UNE CAROTTE MILITAIRE

Il y a bientôt un demi siècle de cela.

Dans ce temps-là, quand nos soldats avaient à faire un long trajet, soit pour rejoindre leurs corps, soit pour changer de garnison, ils ne devaient compter sur aucun autre moyen de locomotion que celui dont les avait pourvus la prévoyante nature ; ils effectuaient le voyage à pied, sac au dos, et par étapes.

Or, l'aventure que nous allons raconter se passa en Provence pendant l'une de ces étapes de jadis, si fertiles parfois en incidents de route, au hameau de X..., choisi par l'un de nos régiments en marche pour y faire la grande halte et la soupe.

Celui-ci ne se composait que de cinq ou six maisons, dont deux fermes d'assez vastes proportions, servant en même temps d'auberges et fréquentées par les nombreux rouliers et voituriers de l'époque : leurs industriels habitants se faisaient une active concurrence.

La halte du régiment fut pour eux une véritable aubaine, car, pendant que cuisait la soupe au lard, les troupiers, altérés par la poussière de la route, se présentèrent sans discontinuer à l'une et à l'autre des auberges pour acheter le vin nécessaire au repas.

Les acheteurs furent au début plus nombreux chez celui des deux fermiers aubergistes que nous appellerons Pierre et dont l'établissement avait quelque peu meilleure mine que celle de son concurrent : mais bientôt, tout au contraire, l'autre, à qui nous donnerons le nom de Finaud, vit sa clientèle augmenter rapidement pendant que celle de Pierre diminuait à vue d'œil.

Car, pendant que Pierre, comme tout bon commerçant a coutume de faire, se faisait remettre, outre le prix du vin (deux sous le litre à cette époque en Provence), la valeur du litre en verre prêté pour l'emporter, c'est-à-dire quatre sous en plus, en promettant de les restituer quand on le lui rapporterait vide ; notre Finaud avait ina-

guiné, pour mieux achalander sa boutique, de ne faire payer le vin et de prêter gratuitement aux troupiers le litre dans lequel il le leur livrait, — à la condition, bien entendu, qu'ils lui rapporteraient les flacons vides avant le départ.

Naturellement l'aimable procédé de maître Finaud fut rapidement connu des soldats : les premiers servis eurent tôt fait de mettre leurs camarades au courant de la différente façon de procéder des deux débitants.

Voilà pourquoi les acheteurs se présentèrent bientôt de plus en plus nombreux chez Finaud pendant que le malheureux Pierre se morfondait sans y rien comprendre à attendre vainement des clients.

Le troupiers français est naturellement malin et généralement *carottier*, pour nous servir de l'expression usitée au régiment. Or dans cette circonstance, les soldats de passage à X... tirèrent, aux deux aubergistes, une *carotte de longueur* telle qu'elle révolutionna tout un coin de la Provence et que, dans le pays, on crut un instant qu'on n'en verrait jamais la fin.

En effet, dès qu'eût été donné le signal de se préparer à reprendre la marche, chaque acheteur de vin se précipita de nouveau vers les deux auberges pour restituer les litres vides. Mais, au rebours de ce qui s'était passé auparavant, ce fut cette fois chez le débitant qui s'était fait payer les flacons prêtés qu'affluèrent les soldats, réclamant en toute hâte le montant de leur nantissement.

Le brouhaha était tel que Pierre n'eut guère le temps ni la possibilité de se rendre compte de l'excessive quantité de litres vides qui lui étaient ainsi apportés ; à peine pouvait-il suffire à distribuer les quatre sous qui lui étaient réclamés à chaque restitution par ses clients de passage, tous plus pressés les uns que les autres de reprendre leur place dans le rang.

On juge de la fureur de Pierre et de Finaud quand, après le départ du régiment, ils purent

constater leur double mésaventure. Bien qu'il eût vendu une plus grande quantité de vin que son concurrent, Finaud éprouvait quand même une perte sensible par suite de la non restitution d'une centaine des litres qu'il avait prêtés : quant à Pierre, déjà mécontent d'avoir peu vendu, il se trouvait, par surcroît, avoir dépensé une assez grosse somme pour s'encombrer de flacons dont il n'avait nul besoin.

En définitive, ils étaient *refaits* tous les deux, et ni l'un ni l'autre n'admettait la possibilité de l'être, ni ne voulait subir la moindre perte.

Il fallut aller en justice...

Et voilà comment une simple *carotte* tirée par de malins troupiers fut l'origine d'un long procès et d'une grosse discorde qui divisèrent en deux camps ennemis, pendant plusieurs années, les habitants du petit hameau de X... d'ordinaire si paisible ; — car chacun prit naturellement fait et cause pour l'un ou l'autre des adversaires.

On en causa longtemps en Provence.

PIEDERANC

UN REMÈDE CERTAIN

Maîtresse de maison. — Il faudrait bien que jø trouve quelque chose pour éloigner ce gros chien qui revient sans cesse à la porte.

Pensionnaire. — Passez lui ce steak et vous pouvez être sûre qu'il ne reviendra plus.

L'Histoire de Jeanne d'Arc

sera la prime la plus importante qui ait jusqu'à ce jour été gratuitement donnée par un journal à ses lecteurs et abonnés.

CARNET DU DOCTEUR

LE HOQUET

Le hoquet est déterminé par une sorte de convulsion du diaphragme ; il consiste en une série d'inspirations brusques : le diaphragme s'abaisse rapidement, l'air se précipite dans les poumons et fait entrer en vibration les lèvres de la glotte, d'où le son produit.

Le hoquet survient, la plupart du temps, chez les individus nerveux et chez les jeunes enfants dont l'estomac est rempli outre mesure ; il peut être aussi provoqué par l'ingestion d'aliments trop fortement épicés.

Un grand nombre de moyens ont été conseillés pour arrêter le hoquet. Il est recommandé de détourner l'attention du patient ; c'est ainsi qu'on lui dira de compter les mouches au plafond, etc. ; on cherche à l'effrayer ou à le surprendre et, si l'on y parvient, le hoquet est arrêté. On essaye de suspendre un instant la respiration, soit en comptant tout haut et d'un seul trait jusqu'à trente, soit en criant plusieurs fois et avec volubilité une même phrase ; soit, ce qui vaut mieux, en buvant un verre d'eau froide à petites gorgées, et en se pinçant les narines.

Il faut provoquer l'éternuement, soit par des chatouillements dans le nez, soit à l'aide de tabac à priser ; si l'on éternue, le hoquet est arrêté au coup.

Le procédé le plus commode à employer, le plus inoffensif et le meilleur, consiste à sucer un morceau de sucre imbibé de vinaigre, ou à boire une cuillerée à café de bou vinaigre dans lequel on a mis fondre du sucre. Au cas fort rare où le résultat n'aurait pas été immédiatement obtenu, on donnerait une seconde cuillerée.

Un procédé très efficace, mais qui n'est pas à la portée de tout le monde, car il exige des connaissances anatomiques, consiste à exercer une pression sur le nerf diaphragmatique ou phrénique à son passage derrière la clavicle, entre les deux points d'attache du muscle sternocléidomastoïdien.

Ajoutons que, dans le cas de hoquet violent et inextinguible, il faut recourir aux aspersiones froides, à des applications révulsives sur l'estomac, à l'absorption d'éther, etc. ; il peut même être prudent d'appeler un médecin.

DOCTEUR OX.

UNE HISTOIRE DE REVENANTS



I

La vieille tante Betzi, qui porte toujours des crinolines comme au vieux temps, voulut un jour contempler la perruque de feu l'oncle John son époux. Elle ouvrit un tiroir quand...



II

...à sa grande stupeur, la perruque lui sauta à la figure !



III

De terreur, cette pauvre tante Betzi s'évanouit.



IV

Elle n'a jamais su que son effroi avait été causé par un rat qui avait élu domicile dans la perruque et elle raconte à ce sujet une terrible histoire de revenants.